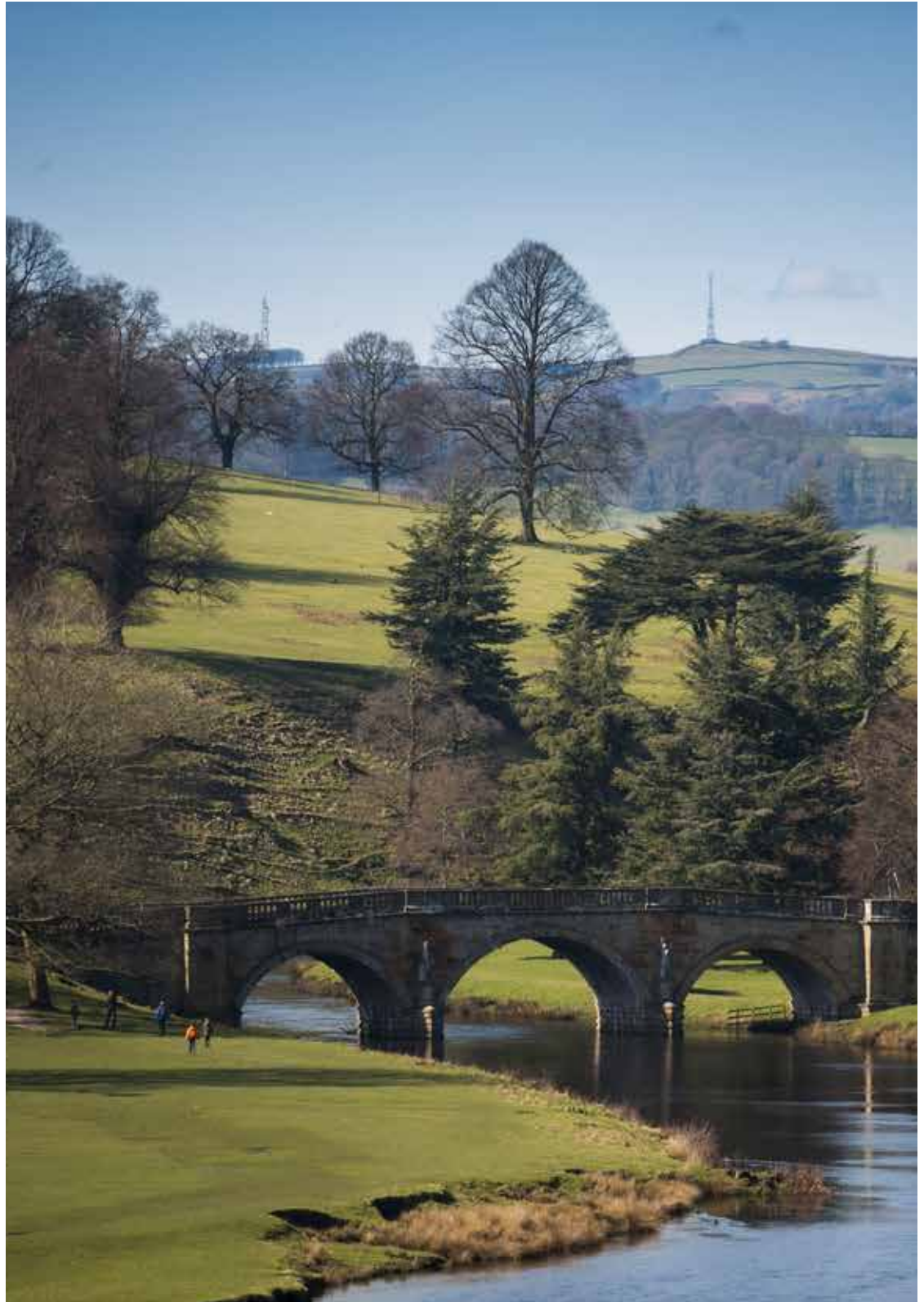


[par Agnès du Vachat, historienne des jardins,
chercheuse associée ENSP-Versailles]

L'art des jardins en Angleterre

CONFÉRENCE
À DOMICILE



Dans le jardin de Chatsworth 📍 Chatsworth House Trust/James Paine

CONFÉRENCE À DOMICILE

Vue sur le domaine de Blenheim :
le palais, le lac et le grand pont
📍 Blenheim

“Un Français met des figures de géométrie dans son jardin ; un Anglais pose sa maison dans un pré”. Par ces mots, le duc d’Harcourt, auteur d’un *Traité de la décoration des dehors, des jardins et des parcs* (1774), oppose non seulement deux styles d’art des jardins que la postérité a résumé par l’antithèse réductrice de “jardin à la française” versus “jardin à l’anglaise” mais encore deux rapports à la nature : une nature transformée par l’intelligence rationnelle chez les compatriotes de Descartes et une nature sauvage ou agreste chez ceux de Hume. Dès le début du XVIII^e siècle, on parle d’ailleurs de “manière libre” pour caractériser le nouvel art des jardins éclos outre-Manche, appelé aussi *modern gardening*. La liberté formelle de ce style l’éloigne des jardins réguliers du siècle précédent dont le tracé et l’organisation en parterres se sont diffusés depuis la France sous la houlette d’André le Nôtre, dans toute l’Europe.



Teinté de valeurs politiques et morales, ce nouveau style reflète les idéaux de liberté et de démocratie qui ont triomphé avec la Glorieuse Révolution de 1688. Les Libéraux, propriétaires terriens férus d'horticulture, font de l'agriculture le moteur de l'économie anglaise et aménagent leurs domaines en privilégiant un aspect naturel. La création de ces vastes parcs paysagers est aussi facilitée par le développement économique de l'Angleterre à cette époque : à la faveur des échanges commerciaux, de nouvelles espèces végétales sont introduites dans les jardins. De plus, la hausse de la demande en bois pour la construction de navires entraîne la plantation de nombreuses forêts. Enfin, l'indépendance de la noblesse anglaise vis-à-vis de la Cour lui permet de demeurer une grande partie de l'année sur ses terres. Elle y aménage alors de grands parcs paysagers entourant des *country houses*. Leur succèdent au XIX^e siècle, des jardins plus petits avec des *mixed-borders* aux coloris éclatants qui laissent ensuite place aux excentricités botaniques de créateurs singuliers tout au long du XX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui. Au fil des siècles, l'Angleterre a toujours été un pays de jardiniers.

Le triomphe de la ligne courbe

À partir des années 1720 émerge en Angleterre un nouveau style de jardins, caractérisé par le naturel qui donne naissance à de vastes parcs, tant royaux que privés, appelés *landscape gardens* ou "jardins paysagers", rompant avec la géométrie et la régularité des jardins du reste du continent européen. L'homme de lettres et voyageur britannique Joseph Addison remarque que les parcs français sont chers et compliqués à entretenir et suggère qu'"un homme pourrait créer un beau paysage dans sa propriété". Selon lui, "Le jardin idéal est celui où l'art et la nature vont main dans la main". Les jardiniers anglais commencent alors à supprimer les parterres de broderies de buis et à les remplacer par des pelouses plus faciles d'entretien, comme le fait Lancelot "Capability" Brown (1716-1783) à Chatsworth (Derbyshire). Ce jardinier doit son surnom à l'habileté avec laquelle il tire parti des potentialités des sites qu'il aménage. Ainsi, il modèle le terrain de Chatsworth en douces ondulations, le long desquelles dévale une cascade. D'une grande simplicité, son style consiste en pelouses ondulées, telles celles du jardin de Blenheim (Oxfordshire), propriété du duc de Marlborough, et en effets de lumière, grâce à un travail sur la végétation et les ouvertures. Horace Walpole disait de lui : "Son grand et beau génie est resté sans rival".

Puis, le tracé des jardins évolue : la ligne courbe triomphe dans une célébration de la beauté de la nature et de ses méandres. C'est pourquoi on abandonne l'axe central qui faisait dépendre le jardin du château au profit d'une multitude de petits chemins serpentant à travers des vallonnements et des massifs boisés d'aspect naturel qui cassent les perspectives. De même, les pièces d'eau géométriques – comme les grands canaux – sont remplacées par des lacs et des ruisseaux aux contours indéterminés. Architecte, mécène et leader de l'opposition libérale des whigs, Lord Burlington (1694-1753) est un des premiers à prôner l'irrégularité et le naturel. Dans sa résidence de *Chiswick House*, le paysagiste William Kent (1685-1748) introduit des sinuosités qui modifient la composition axiale d'origine. Les deux hommes se sont rencontrés en Italie où Kent, peintre et décorateur, a séjourné dix ans. Rentré à Londres, Kent s'installe chez son protecteur et commence à dessiner des jardins comme s'il composait un tableau. On lui doit les *clumps* – bosquets d'arbres de même espèce, plantés de façon compacte en cercles concentriques – que Walpole raille car ils donnent à "la pelouse l'air d'un dix de pique" ! Kent a aussi travaillé à Rousham (Oxfordshire), propriété du général Cottrell-Dormer, où il aménage de nombreuses percées visuelles vers le paysage agreste des alentours. En effet, il se produit au XVIII^e siècle une révolution dans la façon d'inscrire le jardin dans son territoire : le jardin s'ouvre sur le paysage environnant. On connaît la célèbre phrase de Capability Brown : "Kent franchit la barrière et vit que la nature toute entière était un jardin". À Rousham, Kent profite du dénivelé naturel pour intégrer la campagne environnante au jardin : la rivière Cherwell semble faire partie du parc qui se développe tout en lignes douces et chemins courbes. De même, à Stourhead (Wiltshire), propriété du banquier Henry Hoare, un barrage sur la Stour donne naissance à un lac qu'une allée

Le tracé des jardins évolue : la ligne courbe triomphe dans une célébration de la beauté de la nature et de ses méandres

contourne afin de multiplier les points de vue. Les jardiniers s'efforcent de faire reculer les limites des parcs grâce à toutes sortes d'artifices. Par exemple, les belvédères qui ménagent une perspective vers les lointains, ou encore l'ingénieux système du saut-de-loup, fossé sec et profond qui matérialise la limite du jardin et empêche les animaux d'y entrer, tout en donnant l'impression que le domaine se prolonge à l'infini. L'œil du visiteur ne rencontre plus d'obstacles et passe sans rupture de la propriété à la campagne. En 1712, Joseph Addison écrivait déjà : "Un horizon vaste est un signe de liberté". L'art et la littérature s'emparent de ces thèmes : depuis sa villa de Twickenham, le poète Alexander Pope se moque des jardins étriqués et déclare que "Tout jardin est peinture de paysage. Au sens exact où l'on accroche un paysage au mur. On peut éloigner les choses en les obscurcissant et en rétrécissant de plus en plus les plantations à l'autre extrémité, comme cela se pratique en peinture". Le jardin devient une œuvre picturale, conçu comme un enchaînement d'aperçus que l'on découvre au fil d'une promenade. C'est le cas du Vallon de Vénus et de la terrasse de Praeneste, scènes centrales du jardin de Rousham, impossibles à embrasser d'un seul regard et saisissables seulement depuis certains points de vue.

Ce nouveau style met du temps à s'imposer mais à la fin du XVIII^e siècle, les pelouses ont remplacé les parterres, les arbres exotiques ont chassé les topiaires, les rivières et les lacs ont supplanté les bassins et les canaux.

CONFÉRENCE À DOMICILE



La terrasse de Praeneste dans le jardin de Rousham 📷 Harpur Garden Images

Le monde dans un jardin

Les jardins anglais du siècle des Lumières s'ornent également de temples, de grottes et de fausses ruines qui leur confèrent un aspect pittoresque. Issu de l'italien *pintoresco* signifiant "image digne d'être peinte", ce terme renvoie à la peinture de paysage, plus précisément celle de Claude Lorrain et de Nicolas Poussin qui, au xvii^e siècle, ont abondamment représenté l'Italie sur leurs toiles, notamment la campagne romaine avec ses ruines, ses bancs, ses tombeaux, ses aqueducs. Les jardins anglais témoignent de l'engouement pour l'Antiquité, redécouverte à la faveur du Grand Tour dont l'Italie est l'étape principale. De retour en Angleterre, les propriétaires construisent dans leurs domaines des jardins afin de se remémorer les paysages vus au cours de leur voyage.

Lord Burlington célèbre Palladio dans sa résidence de Chiswick et Kent imagine pour lui une exèdre d'ifs et de charmilles entourant les statues des grands hommes de l'Antiquité. De même, suite à son voyage en Italie en 1745, Henry Hoare décide de créer un paysage arcadien autour de sa villa palladienne de Stourhead. Fervent lecteur de l'*Énéide*, il installe un temple de Flore, une grotte d'Enée et un Panthéon, transposition de la toile du Lorrain *Vue de Délos avec Enée*. S'y ajoutent un temple d'Apollon, une tente turque et un siège vénitien.

On appelle "fabriques" ces éléments d'architecture, souvent en ruines, dans les jardins du xviii^e siècle. Ainsi, le temple de Chatsworth s'inspire de celui de la Sibylle à Tivoli et les arches rustiques rappellent celles de la villa Aldobrandini. Les grottes-fontaines du vallon de Vénus (Rousham) sont un écho de celles de Frascati. À Castle Howard (Yorkshire), un bois des Druides, planté de lauriers et de petits bancs de pierre, évoque Rome tandis qu'un pont à trois arches veut paraître antique. Le pont englouti du jardin de Blenheim est, selon l'architecte Vanbrugh, "un des objets les plus agréables qu'un peintre de paysages puisse concevoir", comme il l'écrit à la duchesse de Marlborough. Les ruines sont à la mode ; Diderot leur consacre un discours : "Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste, il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux, ce monde ! Je marche entre deux éternités"¹.

¹ "Discours sur les paysages et sur les ruines", Salon (1767).

Ces fabriques offrent au visiteur tant un voyage à travers le monde (pagodes orientales, temples grecs, Alhambra mauresque, pyramides égyptiennes) qu'un voyage à travers le temps. Grottes et cabanes symbolisent la préhistoire ; aqueducs et colonnes l'Antiquité ; cathédrales gothiques et ruines de châteaux forts, le Moyen Âge. À Rousham, on ajoute des créneaux sur le bâtiment du ^{xvii}^e siècle. Enfin, l'époque moderne s'incarne dans les temples à la gloire des célébrités de l'époque (philosophes, savants, artistes). Le plus célèbre de ces parcs à fabriques est le jardin de Stowe (Buckinghamshire), sommet de l'art de Kent et propriété de Sir Richard Temple, officier et soutien de Georges Ier de Hanovre. Temple fait de son domaine le refuge des valeurs libérales et Stowe devient vite le lieu de réunion du parti des whigs. Ce jardin s'organise autour d'une série de temples et d'inscriptions, reliés entre eux par un chemin sinueux conçu comme une promenade, menant de l'Orient (Chine) à l'Occident (Grèce) : le temple de Vénus, inspiré de Palladio ; le temple de l'Amitié, érigé en souvenir de la visite du Prince de Galles, Frédéric, fils du roi George II et grand amateur de jardins ; le temple de l'ancienne Vertu, d'après celui de Vespa à Tivoli ; le Temple à la gloire des nobles britanniques, avec notamment des bustes de Newton, Shakespeare, Pope et la Reine Elizabeth. Enfin, Stowe a abrité le premier pavillon de style chinois en Europe (1738) qui a ensuite suscité des imitations en France et en Allemagne.

En effet, si les jardins anglais puisent aux sources de l'Italie, l'inspiration vient aussi de l'Orient. William Chambers (1723-1796), officier de la Compagnie des Indes Orientales et féru d'architecture, rapporte jusqu'en Angleterre un peu de la mystérieuse Cathay. Profitant des escales pour faire des relevés des monuments et des jardins chinois, il en tire une série de dessins où dominent l'irrégularité et la sinuosité, publiés plus tard sous le titre

L'époque moderne s'incarne dans les temples à la gloire des célébrités de l'époque

Dissertation on Oriental Gardening (1772). Nommé architecte du roi George III qui mène un patriotisme artistique, Chambers s'illustre en construisant la pagode chinoise de Kew Gardens, jardin à la gloire de l'empire britannique, qui comporte aussi des serres, un théâtre, un temple du Soleil, un temple de Pan et Aréthuse et des répliques du palais de l'Alhambra et d'une cathédrale gothique.



Les statues des grands hommes de l'Antiquité dans les jardins de Chiswick House 📍 Chiswick House & Gardens Trust

CONFÉRENCE À DOMICILE

Le lac et le temple
d'Apollon à Stourhead
National Trust Images



Des fleurs et des couleurs

La création de ces jardins paysagers est contemporaine des circumnavigations qui permettent un enrichissement botanique des jardins. Maritimes et terrestres, ces expéditions rapportent en Europe des plantes exotiques qui y sont acclimatées avant de venir orner les jardins royaux ou privés. Les capitaines d'expédition, souvent accompagnés de scientifiques et de botanistes, avaient ordre de rapporter des plantes. Un monument en l'honneur du Capitaine Cook qui a étendu l'Empire britannique jusqu'en Australie se trouve dans le parc de Stowe. Ainsi, entre 1720 et 1790, de nombreux végétaux font leur entrée sur le continent européen : le tulipier de Virginie, le figuier d'Amérique, le dahlia du Mexique mais aussi le cèdre du Liban, le sophora de Chine, le chrysanthème, et l'hortensia. Les jardins du siècle passé se transforment alors : Richard Colt Hoare, héritier du domaine de Stourhead, modifie les plantations en ajoutant des arbres exotiques et des magnolias aux lauriers qui entourent le temple d'Apollon, qui semble alors surgir d'une mer de verdure.

Au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, s'ouvre une nouvelle période : le jardin anglais rompt avec l'ampleur des parcs paysagers. Le pittoresque et la symbolique disparaissent au profit d'effets de couleur et de richesses botaniques. C'est une époque d'expérimentations de la part de propriétaires qui sont eux-mêmes jardiniers. Sous l'effet de l'esthétique *Arts and Crafts* des jardins plus simples et plus sensibles sont créés, inspirés par la peinture qui découvre les sensations physiques de la lumière et de la couleur. En 1839, Eugène Chevreul publie *La loi du contraste simultané des couleurs et ses applications et de l'assortiment des objets colorés considéré d'après cette loi*, où il montre que l'œil, compris comme une plaque sensible, réagit aux impressions colorées en les altérant. Il peut les faire pâlir ou les intensifier sous l'action d'autres couleurs (contraste simultané) ou bien conserver la trace de stimulations antérieures (contraste successif).

La création de ces jardins paysagers est contemporaine des circumnavigations qui permettent un enrichissement botanique des jardins. Maritimes et terrestres, ces expéditions rapportent en Europe des plantes exotiques qui y sont acclimatées avant de venir orner les jardins royaux ou privés

Soucieux d'appliquer sa découverte à tous les domaines, il écrit : "j'ai été conduit à l'étendre aux arts de la tapisserie, aux diverses sortes de peintures et d'impressions, à l'enluminure, à l'horticulture" dont traite le § 731 de son ouvrage. La grande jardinière de l'époque édouardienne, Gertrude Jekyll (1843-1932), découvre la traduction anglaise du traité de Chevreul en 1860. Artiste-peintre de formation et dotée d'une passion horticole, Jekyll dessine des jardins et possède une pépinière dans son jardin de Munstead Wood (Surrey). Dans son livre *Arts and Crafts Garden*, qui s'ouvre par ces mots : "C'est de la relation juste entre le jardin et la maison que sa valeur et le plaisir que l'on en tirera dépendront", Jekyll détaille les principes de son style savamment naturel et justifie l'accord entre l'architecture et le jardin. On lui doit la *mixed-border* : plate-bande herbacée aux contours sinueux, dont les végétaux à fleurs, agencés en mélanges complexes, forment des masses de couleurs. Elle crée aussi des étendues monochromes composées d'espèces différentes d'une même couleur. Gertrude Jekyll était amie de William Robinson (1838-1935), considéré comme le père du jardin anglais avec son traité *The Wild Garden*. C'est dans son domaine de Gravetye Manor (West Sussex) qu'il expérimente le concept de jardin sauvage.

À la suite de Jekyll et Robinson apparaît une génération de jardiniers qui possèdent des connaissances botaniques approfondies et qui multiplient les interventions en Europe et aux États-Unis. C'est le cas d'Alan Jellicoe (1900-1996), de Russell Page (1906-1985) ou encore de l'artiste-botaniste Christopher Lloyd (1921-2006) qui inaugure un paysagisme moderne, proche du naturel. Il aménage plusieurs espaces autour de son manoir de Great Dixter (Northiam), restauré en 1911 par l'architecte Edwin Lutyens : un jardin creux, un jardin de topiaires, une prairie fleurie de graminées et une roseraie.

Enfin, en 1930, la romancière Vita Sackville-West et son mari Harold Nicolson achètent dans le Kent un domaine en ruines où ils s'adonnent à la création d'un jardin de cottage, le Sissinghurst. L'espace y est cloisonné en pièces de verdure, fidèle à la maxime de William Morris, théoricien du mouvement *Arts and Crafts*, selon laquelle : "Un jardin doit être protégé du monde extérieur". Ce jardin possède un charme romantique et suranné : les rosiers grimpent aux arbres ou couvrent les vestiges du château dont les anciennes douves ont été transformées en plans d'eau. Vita Sackville-West lance aussi la mode des jardins blancs.

Audaces paysagères contemporaines

Des créateurs contemporains réinterprètent cette tradition d'art des jardins, dans une perspective post-moderne qui joue sur le pastiche et le détournement. Trois jardins principaux incarnent cette esthétique audacieuse.

La lande paysagère de Little Sparta, aménagée par le poète et sculpteur Ian Hamilton Finlay (1925–2006) près d'Édimbourg, "l'Athènes du Nord". Pendant plus de cinquante ans, Finlay a transformé le site de Stonypath ("sentier pierreux") en un jardin qui est une œuvre d'art totale, renfermant plus de 400 objets : sculptures, citations inscrites sur la pierre, constructions, objets manufacturés. Une tête sculptée et dorée d'Apollon, dieu de la guerre et protecteur des arts, veille sur le jardin. On y trouve également la hutte de l'Abbé Laugier en hommage à l'auteur d'un *Traité d'architecture* du XVIII^e siècle ; la cabane de Philémon et Baucis, réminiscence des *Métamorphoses* d'Ovide ; une colonne tronquée baptisée *Arcadia* ; une *île Jean-Jacques Rousseau*, interprétation moderne de l'Île des Peupliers du jardin d'Ermenonville, fréquenté par le philosophe des Lumières. Les références sont aussi celles de la Révolution française et de la seconde guerre mondiale, telle cette tortue sculptée – symbole de longévité dans les jardins orientaux – sur laquelle Finlay inscrit *Panzer leader*, manière de signifier que la violence est aussi présente dans cette Arcadie contemporaine.

Des créateurs contemporains réinterprètent cette tradition d'art des jardins, dans une perspective post-moderne qui joue sur le pastiche et le détournement



Le pavillon chinois du jardin de Stowe © National Trust Images

CONFÉRENCE À DOMICILE

Un autre créateur joue avec le vocabulaire de l'art des jardins : le comédien Derek Jarman (1942-1994) qui a créé un jardin sur la côte du Kent, près de Douvres, dans un lieu désert et battu par les vents à quelques kilomètres d'une centrale nucléaire. Dans ce "jardin terminal", non seulement œuvre d'art mais encore lieu thérapeutique pour son créateur gravement malade, les galets côtoient les vestiges de l'ancienne voie ferrée qui traversait le site ; des pieux plantés dans le sol rappellent les colonnes des jardins pittoresques ; des pastiches de parterres sont remplis de plantes vagabondes et d'objets rouillés.

Enfin, le détournement atteint une complexité maximale à Portrack (Écosse) dans le Jardin de la spéculation cosmique, créé dans les années 1990-2000 par l'architecte américain Charles Jencks et son épouse Maggie Keswick, spécialiste de l'histoire du jardin chinois. Associant la théorie du chaos à la géomancie ancienne chinoise, ce jardin est une présentation postmoderne et scientifique de la beauté de la nature. Il plonge le visiteur dans un parcours quasi-initiatique, ponctué d'interventions artistiques ou paysagères qui expriment les concepts les plus pointus de la science : un bassin représente la soupe de quark des origines du monde ; une sculpture en hélice matérialise l'ADN ; un damier de gazon et de béton dessine un trou noir. La composition relève du collage et d'un jeu avec la tradition. Ainsi, un monticule artificiel, redessiné avec les formes des fractales, évoque le Mont Fuji ou les montagnes sacrées, références des jardins japonais et chinois traditionnels, ou encore les montagnes factices, type Parnasse, des jardins de la Renaissance italienne. Enfin, la butte du Serpent s'élève entre des bassins en spirale. Son mouvement ondulatoire célèbre la ligne serpentine, celle que le peintre William Hogarth qualifiait de "ligne de beauté" et qui avait fait l'originalité des jardins du siècle des Lumières.



Le jardin blanc au manoir de Sissinghurst 📷 National Trust Images/Andrew Butler

Bibliographie :

Collectif Phaidon, *Les jardins anglais*, Phaidon, coll. "Architecture", 2009.

Art et nature en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle, textes présentés par Marie-Madeleine Martinet, Aubier.

William Robinson, *Le jardin sauvage ou jardin naturel*, coll. "Petit Génie", Locus Solus, (1870).

Derek Jarman, *Un dernier jardin*, Thames and Hudson, (2013).

Vita Sackville-West, *Journal de mon jardin*, coll. "De Natura Rerum", Klincksieck, (2017).